

Les démêlés entre Dupuytren et Pelletan *

par P. HILLEMAND et E. GILBRIN

Philippe Jean Pelletan (1748-1829), chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu en 1795, devait devenir chirurgien consultant de l'empereur et membre de l'Institut. Resté fidèle aux techniques conseillées par l'ancienne Académie de chirurgie, il se sentait dépassé par ses cadets. Par ailleurs, il était superficiel, indolent, voire paresseux (Malgaigne)(1) et son service s'en ressentait. Toutefois son enseignement était excellent et justifiait le surnom de « Bouche d'or » que lui avaient donné les étudiants.

Après des débuts difficiles, Dupuytren, à la suite des réformes apportées par Fourcroy, avait été nommé Prosecteur dès l'âge de 18 ans et devenait en 1801, sans concours, chef des Travaux pratiques d'anatomie. En 1802, Boyer l'avait fait nommer chirurgien de 2^e classe à l'Hôtel-Dieu (2). Il était tout contraste avec Pelletan. D'une culture médico-chirurgicale complète, il était excellent clinicien, remarquable opérateur et possédait une imperturbable maîtrise de soi. Mais il était d'une ambition effrénée (3). Il tenait à ce qu'on parle de lui. Son maître Boyer déclarait « qu'il avait le désir d'avancer et de vouloir cueillir les fruits avant leur maturité ». Ses qualités et ses défauts étaient donc à l'opposé de la personnalité de Pelletan. Une collaboration confiante entre les deux hommes aurait pu être particulièrement fructueuse, mais il n'en fut rien. Les difficultés commencèrent en 1803. Dans le numéro

(*) Communication présentée à la séance du 25 février 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

(1) Pelletan était atteint d'une bronchite chronique qui le retenait parfois à la chambre l'hiver. Revenant dans son service, il interrompait les traitements commencés et blâmait toutes les innovations.

(2) Pelletan avait comme chirurgien adjoint Giraud; Dupuytren, chirurgien de deuxième classe, était tenu à l'écart de l'activité du service, à son grand mécontentement. Ce ne fut qu'en 1806, après le départ de Giraud, accompagnant Louis-Napoléon en Hollande, qu'il devint le collaborateur direct de Pelletan qui lui confia le service des femmes.

(3) Du fait de sa jalousie, de ses noirceurs, il avait éloigné de lui tous ses collègues et tous ses amis (Hoefler). Avec dureté, Richerand le considérait « comme un homme au cœur de glace, à l'encéphale cerné de bronze et qui ment comme il respire ». Percy le déclarait « le premier des chirurgiens et le dernier des hommes ».

du 7 décembre du *Journal des Débats*, paraissait une note apprenant que le Conseil général des hôpitaux avait offert à Dupuytren un superbe exemplaire des œuvres d'Hippocrate et de Galien avec cette inscription : « Le Conseil général des hôpitaux de Paris au citoyen Dupuytren pour le zèle et le dévouement avec lesquels il donne ses soins aux malades de cet hôpital. » Dans le numéro du 11 décembre, paraissait un rectificatif de Pelletan expliquant les raisons de ce cadeau et protestant « contre le parti que le charlatanisme en a tiré ». Il précisait que Dupuytren chirurgien de 3^e classe (ce qui était une erreur) avait rendu à l'Hôtel-Dieu les mêmes services que ses collègues. Le 20 décembre paraissait une réponse de Dupuytren se refusant à relever « l'inconvenance des expressions » de Pelletan et soutenant que ses déclarations étaient inexactes.

Dupuytren apportait autant de zèle dans son service que Pelletan en mettait peu. Un cas difficile se présentait, Dupuytren l'étudiait. Son diagnostic fait, il demandait avec une déférence apparente l'avis de Pelletan qui formulait au hasard un diagnostic. Dupuytren présentait l'observation à ses élèves confrontant les arguments de Pelletan et les siens, parfois avec une apparente courtoisie qui frisait l'insolence.

Plusieurs erreurs ébranlèrent l'autorité de Pelletan et augmentèrent celle de Dupuytren.

Si Pelletan avait par hasard surpris Dupuytren en faute, il triomphait de ces jeunes gens pleins d'une confiance démesurée dont « l'orgueil dédaignait les vieilles expériences de leur maître ».

Commentant une observation Pelletan, en 1810, exprimait le désir « que la leçon de bienveillance qu'il leur donne puisse leur desciller les yeux et les convaincre qu'ils douteront d'autant plus qu'ils auront plus appris ».

Pelletan dénigrait systématiquement les innovations de son élève et lui reprochait, en public, sa présomption et son insubordination.

En 1811, Dupuytren se brouillait avec Boyer. Perdant son appui, il essayait d'en retrouver un auprès de Pelletan. La même année s'ouvrait un concours, resté légendaire, pour pourvoir à la chaire de médecine opératoire. Dupuytren composait très lentement et il fut autorisé à se présenter bien qu'il n'eut pas remis à temps son mémoire. Il avait produit une attestation de l'imprimeur et de ses ouvriers. Le jury lui était dans son ensemble, hostile. Malgré les conseils de ses collègues, bien que sachant que si ce dernier était nommé, son autorité dans son service serait très diminuée, Pelletan, conscient de la très grande valeur de son élève, s'écria : « Ici, comme juge, je dois oublier les torts de M. Dupuytren envers moi ; suivant ma conviction, il mérite nos suffrages ». Malgré les démissions du jury de Richerand, de Percy, de Dubois, le décret du 10 février 1812 nommait Dupuytren. Après de grandes manifestations verbales de reconnaissance, les conflits recommençaient, car Dupuytren devait encore attendre 10 années pour voir son maître prendre sa retraite. Mais, en diverses circonstances, Pelletan prêtait le flanc à la critique.

De concert avec Boyer, il désira « organiser » (suivant leur propre expression) la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu ; ils demandèrent à la Faculté, aux termes d'un vieux règlement tombé en désuétude depuis 20 ans, la nomination d'un aide de clinique. Tous deux proposèrent à l'Université le fils de Pelletan, Gabriel, chirurgien de la Garde impériale qui rentrait de captivité. Il fut nommé le 9 juin 1815 dans le service de son père. Dupuytren y vit une menace pour son avenir car le fils pouvait éventuellement succéder à son père lorsque la limite d'âge — 75 ans — atteindrait ce dernier.

A la même époque deux accidents mortels se produisirent : — En avril, Pelletan opéra un malade atteint d'un ostéosarcome alors qu'il le croyait atteint d'un anévrisme. A ce propos, Pelletan a écrit : « Un homme méchant m'observait. Il députa près du malade plusieurs jeunes gens pour lui dire qu'il ne pouvait pas se fier à moi, que Dupuytren était seul capable de l'opérer. Un de ces jeunes gens surpris dans sa mission, consentit à avouer qu'il avait été envoyé par Dupuytren lui-même. Ce bon jeune homme était un séide. »

Bien que Pelletan ait reconnu que l'opéré avait perdu beaucoup de sang, il prétendait qu'il était mort moins d'hémorragie que de l'effroi qui lui avait été suggéré.

Peu après arrivait un officier russe, blessé huit jours auparavant d'un coup de fourche à l'aine. Le blessé présentait un volumineux hématome. A l'intervention, un flot de sang jaillit qu'une compression manuelle effectuée par Lisfranc arrêta. Pelletan ne parvint pas à lier l'artère iliaque externe. Perdant la tête (d'après Lisfranc) il bourra en vain la plaie de charpie (4).

Le 2 septembre 1815, le ministre de l'Intérieur nommait Pelletan chirurgien honoraire de l'Hôtel-Dieu, ce qui lui enlevait son service. Privé de ce dernier, il ne pouvait garder sa chaire de clinique chirurgicale et il fut obligé de l'échanger contre celle de Dupuytren.

*
**

Plusieurs versions ont été données pour expliquer cette éviction.

La première, la plus vraisemblable, semble-t-il, est celle du chancelier Pasquier. Il avait signé cette nomination et affirmé plus tard à son médecin Cruveilhier « qu'il n'y avait eu ni enquête ni dénonciation, ni intervention des puissances, que tout s'était passé très simplement comme un acte administratif ordinaire ».

Pelletan ne fut pas maintenu à son poste du fait de son âge et parce qu'il pratiquait une chirurgie périmée. Les deux accidents que nous avons relatés avaient-ils été connus en haut lieu ? Il ne faut pas oublier par ailleurs l'état des esprits en cet automne 1815. Dès le débarquement de Napoléon

(4) Dans le registre de l'Hôtel-Dieu du 20 mars au 9 septembre 1815, il n'y a aucune trace d'une semblable intervention.

en France, toute la nation s'était ralliée à lui. Le Roi et la Cour avaient fui à Gand. Dès le retour du Roi, une réaction s'exerça contre les tenants de la Révolution et de l'Empire. N'oublions pas les trop nombreuses exécutions qui eurent alors lieu ainsi que les condamnations à l'exil de tous ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI. Nombre de professeurs et de médecins furent évincés. La Commission d'épuration du 12 octobre élimina d'une partie de ses fonctions Larrey ; celle du 15 novembre Percy, puis ce fut le tour de Des Genettes.

Que pouvait-on reprocher à Pelletan ? Il avait été chirurgien-consultant de Napoléon, il avait été requis pour constater la mort de Marat, il avait été désigné pour suivre médicalement dans la prison du Temple « le jeune Capet » (5) et ensuite pour pratiquer son autopsie, au cours de laquelle, profitant d'un moment d'inattention de ses collègues Dumangin, Lassus et Jenroy, il aurait subtilisé et conservé le cœur de Louis XVII. Il ne pouvait donc être qu'un atroce révolutionnaire (Mallet du Pan). Enfin, il avait eu la malencontreuse idée d'attirer l'attention sur lui en multipliant en vain les démarches pour offrir à Louis XVIII le cœur du jeune prince.

Toutes ces raisons étaient largement suffisantes pour qu'il soit écarté de l'Hôtel-Dieu.

Dans la seconde version, admise par la majorité des auteurs, par Mondor en particulier, Dupuytren aurait dénoncé à Sir James Wylie, chirurgien du Tzar, l'accident survenu à l'officier russe. Le principal argument en faveur de cette accusation est que Dupuytren logeait un officier russe et recevait des personnalités russes tant civiles que militaires. Il n'existe pas de preuve de cette infâmie, bien que pour Dubois, comme pour Malgaigne, il ait tout fait pour éliminer son maître. Pelletan d'ailleurs, qui certainement aurait dû en être informé, ne l'accuse pas de cette dénonciation.

Et ceci nous conduit à une troisième version, soutenue par l'ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu lui-même. Elle ressort d'une lettre qu'il écrivit le 30 novembre 1818 à la marquise de Talaru, ancienne dame d'honneur de Marie-Antoinette, et publiée en 1877 par Joseph Michel. Elle commence par des plaintes contre Dupuytren « qui a été occupé depuis quinze années à me tourmenter et est parvenu enfin à se faire donner ma place ». Et il précise son accusation : « A peine sa Majesté fut-elle rétablie sur le trône de ses Pères, qu'une lettre, dans laquelle mon écriture était étonnamment contrefaite, a été adressée à M. le duc de Duras. Elle contenait des injures contre le Père Elisé (6) et demandait la place de premier chirurgien pour le signataire de cette lettre. Cette lettre a été remise par M. le duc de Duras au

(5) Pour certains, après la mort de Desault, il aurait suivi l'enfant pendant une vingtaine de jours. Pour d'autres, il ne l'aurait vu que deux fois et, bien que l'état du jeune malade fût très grave, il aurait remis au lendemain sa seconde visite, le jour précédant son décès.

(6) « Le Père Elisé, Premier chirurgien de Louis XVIII ».

Père Elisé. » « Le Père Elisé m'a voué une haine complète. Il est extrêmement probable que tout le Ministère de sa Majesté a été endoctriné sur ce principe et Dupuytren, auquel je suis moralement autorisé d'attribuer cette lettre, n'a cessé de poursuivre ses projets hostiles et ambitieux par la même voix et d'autres moyens aussi dignes de son caractère. » Puis il accuse Dupuytren d'avoir fait d'autres faux et de s'être acquis un chaud protecteur, le chancelier Pasquier lui aurait dit qu'il ne pouvait y avoir aucune « équivoque » sur l'authenticité qu'il venait de constater. Mais, conclut Pelletan, l'affaire fut étouffée. Dupuytren a-t-il ou non dénoncé son maître, provoquant son éviction de l'Hôtel-Dieu ? Rien ne permet de l'affirmer et notre conclusion rejoint celle de Ganière.

*
**

Mais, Pelletan évincé, comment Dupuytren arriva-t-il à le remplacer ?

Le 6 septembre 1815, le Conseil des hospices se réunissait et, après avoir voté, présentait la liste suivante établie d'après le nombre de voix obtenues : Dubois et Boyer ex-aequo, puis Dupuytren, Marjolin, Richerand, enfin. On reprochait à Boyer et Dubois d'avoir appartenu à la Maison médicale impériale. D'autre part, Dupuytren avait intrigué près du Père Elisé, comme l'a démontré le Professeur Chevassu devant notre Société en lui communiquant une lettre jusque là inédite de remerciements de Dupuytren au Père Elisé. Bien que cette lettre ne soit pas datée, (comme du reste toutes les lettres de Dupuytren), par son analyse, Chevassu démontre qu'elle n'avait pu être écrite qu'à cette occasion.

*
**

Dix années après son éviction de l'Hôtel-Dieu, Pelletan devait revoir Dupuytren. En 1825, la mort de Percy rendait un fauteuil vacant à l'Académie des sciences. Le fils de Pelletan rapporte que son père reçut à cette occasion la visite de Dupuytren, accompagné du doyen Leroux ; Dupuytren aurait eu l'impudence de lui demander sa voix et de lui offrir en échange une pension de 1 500 francs ! Dans son indignation, Pelletan alla aussitôt prévenir le commissaire de police pour éviter tout subterfuge.

A CONSULTER

- BAUDET (P.). — « Les chirurgiens de la Restauration : Guillaume Dupuytren », *J. Université des Annales*, 1931-1932, n° 8, 275-283.
- BRICHETEAU. — « Note sur l'opération qui motiva la retraite de Pelletan en 1815 » *Rev. Méd. et Chir.*, 1854, 225-256.
- BUSQUET. — « Dupuytren », *Biographies médicales*, 1929, n°s 25-26.
- CHEVASSU (Pr). — « Une lettre de Dupuytren au Père Elisé », *Histoire de la médecine*, 6 novembre 1943.

- DENNERY (B.). — « Contribution à la bibliographie de Guillaume Dupuytren et de ses élèves ». Thèse, Paris, 1972, n° 107 (dact.).
- « Figures médicales d'autrefois, Pelletan, 1747-1829 », *Progrès Méd.*, suppl. 1926, 71-72.
- GANIERE (P.). — « La formation d'un grand chirurgien, le milieu et l'époque dans l'œuvre de Dupuytren ». Thèse Paris, 1933.
- HAEFER D. — Nouvelle biographie générale. Didot, 1843.
- MALGAIGNE. — « Souvenirs de Lisfranc sur Pelletan et Dupuytren. Comment Dupuytren fut nommé chirurgien des hôpitaux », *Rev. Méd. Chir.*, 1854, 185-192.
- MICHEL (J.). — *Gaz. hebd. de France*, 1877, 386-387.
- MONDOR (H.). — « Dupuytren », Gallimard, 1945.
- PELLETAN (G.). — « Note pour servir de complément et de rectification à la note de M. le Pr. Malgaigne sur Dupuytren », *Mon. Hôp. de Paris IV*, 1856, 193-196.
- PRIEUR A. — « Pelletan et Dupuytren », *France Méd.*, 1904, 189-192.
- REVEILLE-PARISE. — « Dupuytren », feuilleton, *Gaz. Méd. de Paris*, 1838, VI, 497.
-